

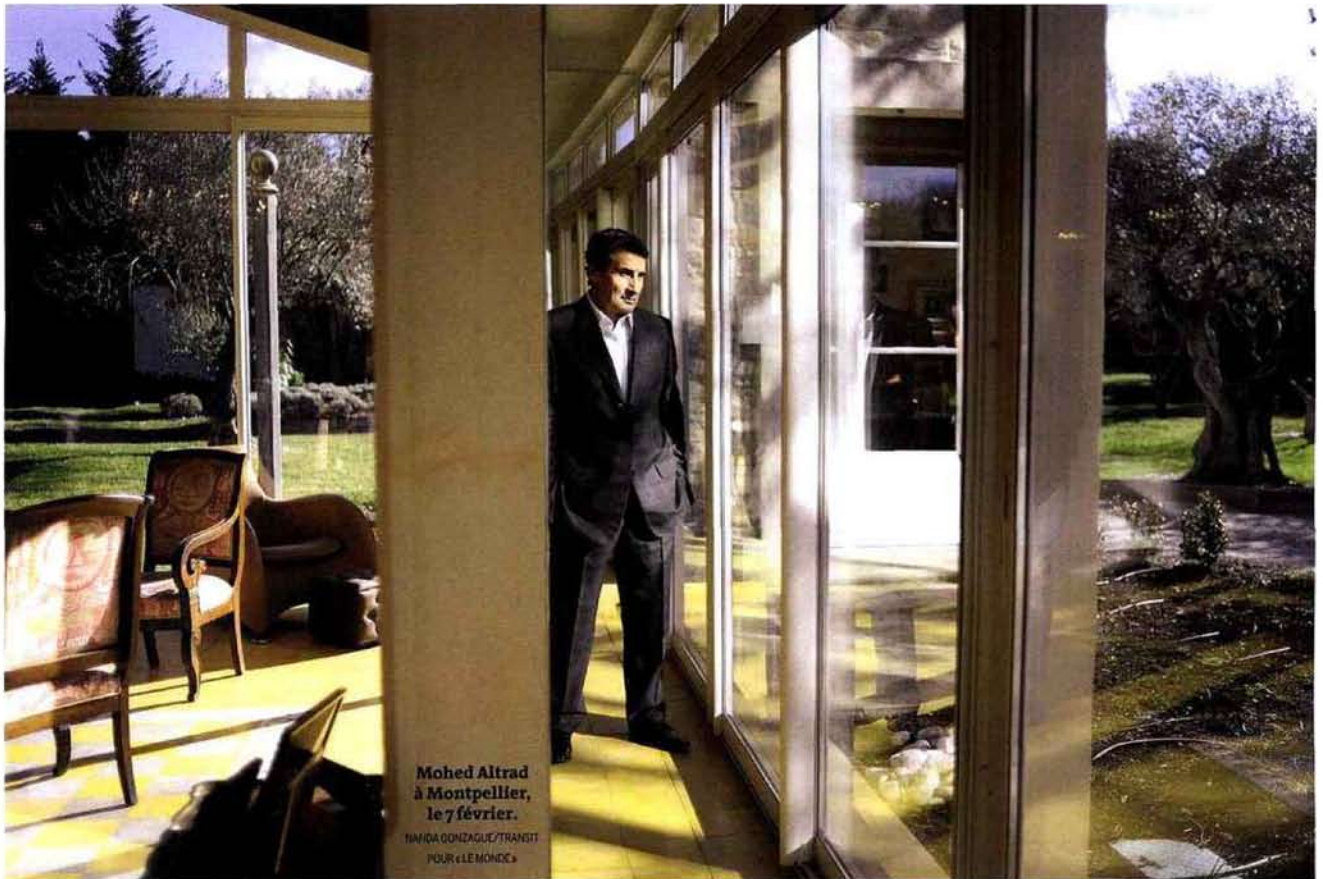


PORTRAIT

Mohed Altrad : fils du désert à la tête d'un empire du béton



Figure de Montpellier, Mohed Altrad est à la fois un homme d'affaires avisé, champion de la bétonnière et des échafaudages, et un romancier prolifique. Il a également repris le club de rugby de la ville.



Altrad, un roi du béton venu du désert

Issu d'une famille bédouine de Syrie, Mohed Altrad a bâti en trente ans un empire dans le matériel du BTP. Patron emblématique de Montpellier, romancier, il mêle le luxe ostentatoire et l'engagement social discret

ANNE DEVAILLY

Montpellier, correspondante

Le secteur du bâtiment et des travaux publics est en crise, pas le groupe Altrad. Depuis ses bureaux montpelliérains, le patron fondateur, Mohed Altrad continue de bâtir un véritable empire dans les échafaudages et les bétonnières. Et rien ne semble l'arrêter dans sa course, pas même la conjoncture.

Rien qu'en 2012, le groupe a acheté cinq sociétés : une en Autriche, trois au Royaume-Uni, ainsi que le français Jalmat, qui compte huit sociétés et une filiale au Qatar. Sans oublier une acquisition en Espagne, où l'activité du bâtiment est pourtant quasiment à l'arrêt : « Dans le secteur des bétonnières, explique Mohed Altrad, nous possédons une filiale à Barcelone depuis douze ans. Son chiffre d'affaires est passé de 10 millions d'euros à 1,5 million. J'ai donc hésité à la fermer. Finalement, je fais l'inverse : je la garde, en sachant qu'elle va encore perdre de l'argent, et je continue à investir dans ce pays pour être

prêt quand la crise sera derrière nous. Nous avons donc racheté une société dans les échafaudages à Tarragone. »

Depuis sa création en 1985, le groupe est devenu le numéro un mondial des bétonnières, le leader européen de l'échafaudage et le champion français du matériel tubulaire pour collectifs, avec à chaque fois une avance considérable sur les suivants.

Avec ses dix-huit usines dans le monde, le groupe affiche pour 2012 un chiffre d'affaires qui dépasse pour la première fois les 600 millions d'euros... et il vise le milliard d'euros de chiffre d'affaires d'ici à trois ans, avec une rentabilité supérieure à 2%. Aujourd'hui, le groupe compte soixante-dix filiales dans dix-sept pays et emploie près de 5 300 salariés.

Sur de telles bases, et nanti d'une trésorerie abondante, il peut poursuivre sa stratégie de croissance externe. « Cette partie-là est calée », avance le patron, qui précise ne pas envisager d'entrée en Bourse : « Pour quoi faire ? Les marchés peuvent apporter notoriété ou argent. La notoriété, sur nos secteurs, nous l'avons, l'argent aussi. »

Pour fêter cela, Mohed Altrad a

convié, au séminaire annuel de l'entreprise fin 2012, quelques grands noms du monde politique : l'ancien premier ministre Jean-Pierre Raffarin a fait le déplacement, accompagné de François Léotard, et de Volker Ruhe, ministre de la défense allemand sous la chancellerie d'Helmut Kohl.

Depuis son bureau, Mohed Altrad, d'une voix toujours très posée, tient tout de même à tempérer le succès : « Nous essayons de résister au mieux, mais il est clair que l'augmentation de notre chiffre d'affaires cette année est avant tout liée aux cinq acquisitions. »

Selon un ancien cadre du groupe, l'avenir pourrait tout de même réserver quelques surprises : « Jusqu'en 2000, Altrad a racheté des sociétés en dépôt de bilan, qu'il a redressées et agglomérées. C'est comme cela qu'est né le groupe. Depuis, il a des lignes de crédit ouvertes auprès des banques qui lui permettent de racheter des entreprises saines et de faire grossir son chiffre d'affaires. Le problème, c'est qu'il est tout de même sur des produits très pauvres et très concurrentiels, des produits qui nécessitent juste de la tôlerie et de la chaudronnerie. Pour l'instant, le fait

qu'une bétonnière reste un produit relativement lourd le préserve encore de la concurrence asiatique. Mais les choses bougent, et Mohed Altrad le sait, lui qui a passé dernièrement des accords de sous-traitance avec des sociétés chinoises.»

Quel que soit l'avenir du groupe, l'histoire de son dirigeant ne se résume pas à cette *success story* économique. Mohed Altrad est un sujet de roman à lui tout seul. Il ne rechigne d'ailleurs jamais à revenir sur ce passé hors norme : dans un livre d'abord, *Badawi* (Actes Sud, 2002), où il a romancé son histoire, ou sur les plateaux de télévision.

Mohed Altrad est né dans le désert syrien, fils de la deuxième épouse d'un chef bédouin. Il ne connaît pas sa date de naissance (1948 ? 1950 ?), n'a pas toujours mangé à sa faim et était totalement ignoré du clan paternel. Elevé par sa grand-mère qui ne souhaitait pas qu'il aille à l'école, il s'y rend quand même en cachette. Ses camarades ne sont pas tendres avec lui. Ils auraient même tenté de l'enterrer vivant. L'école lui donnera une autre destinée : brillant, il bénéficiera d'une bourse pour suivre des études en France après le lycée.

L'histoire est édifiante, peut-être trop. Personne ne pourra jamais démêler les fils de cette enfance qu'il est seul à connaître. La suite repose sur des bases plus tangibles : arrivé en France, devenu ingénieur, l'homme d'affaires rachète, en 1985, une petite société héraultaise spécialisée dans les échafaudages. Il la remet sur pied, l'aventure entrepreneuriale commence.

Longtemps, Mohed Altrad est resté dans son rôle de chef d'entreprise. Discret, distant du politique, il se concentre sur ses sociétés ou sur sa famille (cinq enfants). Puis il devient écrivain, avec plusieurs livres à son actif aux éditions Actes Sud. Il vit aujourd'hui dans une demeure prestigieuse au cœur de Montpellier, conduit des voitures de course et se déplace en jet privé. La revanche sur l'enfance difficile est bien là.

Mohed Altrad est longtemps resté à l'écart du microcosme montpelliérain. Le personnage est volontiers affable, mais distant. Il choisit ses fréquentations : il a ainsi toujours eu d'excellents rapports avec le président du

conseil général de l'Hérault, André Vézinhét, mais... a toujours ignoré son prédécesseur Georges Frèche mort en 2010, qui le lui rendait bien.

Ce n'est que tout récemment que le personnage a pris une nouvelle dimension d'homme public en cédant aux sirènes des élus montpelliérains. En mai 2011, il accepte de devenir l'actionnaire majoritaire du Montpellier Hérault Rugby Club, en investissant 2,4 millions d'euros dans le club jusqu'alors déficitaire et en s'engageant à investir 6 millions pour les trois saisons suivantes.

On pourrait alors être tenté de le comparer à l'autre homme d'affaires

En mai 2011, l'homme d'affaires accepte de devenir l'actionnaire majoritaire du Montpellier Hérault Rugby Club

emblématique de la ville, Louis Nicollin. Mais rien à voir : pour le chef d'entreprise qui a fait fortune dans le traitement des déchets, le football est une passion. Mohed Altrad avoue au contraire ne jamais avoir mis les pieds dans un stade de rugby avant que les collectivités ne lui demandent de regarder le dossier... Et s'il y est allé, c'est surtout pour ce qui se passe hors des matchs : « *Le club de rugby forme 1200 jeunes à Montpellier. C'est un instrument social. Les éducateurs font un travail impressionnant, c'est aussi cela qui m'a intéressé.* » Clare Hart, présidente de l'association d'insertion Face Hérault, confirme la sensibilité de Mohed Altrad à ces questions : « *Quand on monte une action et qu'on fait appel à lui, il répond toujours présent.* » Sans en faire la publicité.

Mohed Altrad est tout entier dans ce paradoxe : un chef d'entreprise qui ne rechigne pas à mettre en avant sa vie insolite, à vivre dans un luxe parfois ostentatoire, à faire venir des sommités à ses conférences, mais qui par ailleurs peut s'investir en toute discrétion dans des actions locales à vocation sociale. ■

Ecrivain de l'exil

Mohed Altrad est syrien, élevé sans ménagement dans un milieu bédouin pour qui l'école n'était pas la priorité.

C'est sans doute sur ses bases-là qu'il faut aussi comprendre la carrière d'écrivain de l'homme d'affaires : l'accomplissement ne passe pas que par l'entreprise ou la richesse, mais aussi par la maîtrise de la langue, la construction d'un imaginaire, la reconnaissance d'un milieu plus intellectuel que business.

D'ailleurs, dans son bureau, le dirigeant est entouré aussi bien des nombreux trophées qu'il a reçus pour ses résultats économiques... que de ses livres qui sont tous sous cadre et affichés au mur.

Mohed Altrad a écrit en parallèle des livres de management et des romans. Ce défi plus insolite lui a demandé un véritable apprentissage. Il cite volontiers l'aide, les conseils et les encouragements que lui a apportés Hubert Nys-

sen (mort en 2011), le fondateur des éditions Actes Sud, basées à Arles.

Mohed Altrad a publié quatre romans, dont *Badawi*, *L'Hypothèse de Dieu* et *La Promesse d'Annah*. Le premier, écrit en 1994, édité par L'Harmattan (et réédité en 2002 par Actes Sud), est clairement autobiographique.

Un roman conseillé aux collégiens

Les deux autres sont plus éloignés de la réalité, mais tous imprégnés d'une ambiance orientale. *L'Hypothèse de Dieu* (2006) est empli de questionnements sur la spiritualité, mêlant des réflexions sur les trois religions monothéistes qui caractérisent l'histoire du Proche-Orient, et donc l'histoire personnelle de l'auteur. *La Promesse d'Annah* balaye l'histoire du bassin méditerranéen de l'antiquité à nos jours.

L'homme d'affaires et écrivain sépare bien les deux activités : jamais il n'est fait référence à son parcours

d'homme d'affaires sur les jaquettes de ses œuvres littéraires. Les trois livres sont d'une lecture agréable et facile, ce qu'a souhaité l'auteur : le désert, sa nudité, son aridité vont de pair avec un style épuré, un vocabulaire simple et des histoires relativement linéaires.

Sa plus grande fierté est sans doute d'avoir vu son premier roman choisi par l'éducation nationale pour être conseillé aux collégiens. Un livre sélectionné à la fois pour les valeurs qu'il peut transmettre (l'ouverture aux autres et au monde, la traversée des épreuves) et pour ce style qui en fait une lecture accessible à tous.

Quand il aura le temps, l'homme d'affaires désirerait poursuivre son œuvre : « *J'aimerais écrire sur l'exil, le déracinement, mais cela n'est pas simple. Pour être déraciné, il faut avoir des racines, et je ne suis pas sûr d'avoir jamais été enraciné quelque part.* » ■

A. DY